

Le journalisme scientifique : « médier » la relation entre science et société*

Hans Peter PETERS

Professeur
de journalisme scientifique
Université libre de Berlin
Chercheur en sciences sociales
Forschungszentrum Jülich
(Allemagne)
h.p.peters@fz-juelich.de

Entrevue réalisée avec Hans Peter Peters, professeur de journalisme scientifique à l'Université libre de Berlin et chercheur à l'Institut des neurosciences et de la médecine, section Éthique des neurosciences, de la Forschungszentrum Jülich (Allemagne), à la suite de la conférence « Science Journalism : Mediating the Relationship between Science and Society » offerte à la Chaire de journalisme scientifique Bell Globemedia de l'Université Laval (Québec) le 25 janvier 2011¹.

La « médialisation » de la science

Dans vos travaux les plus récents², vous avez développé le concept de « médialisation de la science » proposé par Peter Weingart en 2001. Pouvez-vous résumer ce que cela signifie ?

Pendant plusieurs décennies, les métaphores du « fossé », de la « barrière » ou de la « tension » ont été utilisées pour représenter la relation entre la science et le public, ou entre la science et les médias. Les universitaires étudiant le journalisme scientifique (moi y compris), comme les scientifiques et les journalistes, supposaient l'existence d'une relation difficile alimentée, d'une part, par les plaintes des scientifiques quant à l'incompétence scientifique et le sensationnalisme des journalistes, et d'autre part, par le manque de motivation des scientifiques pour la communication avec le public et leur incapacité à s'exprimer de manière intelligible pour le plus grand nombre. Plusieurs raisons théoriques

rendent l'existence d'une relation tendue fort plausible : la différence entre la culture scientifique et la culture journalistique ; les différents principes de construction du sens de part et d'autre du « fossé », et les intérêts conflictuels des journalistes et des scientifiques. De plus, il était tenu pour acquis que les normes de la science dissuadaient les scientifiques de communiquer avec les médias de masse et que la visibilité médiatique nuisait aux carrières des scientifiques.

De fait, les recherches empiriques ont permis l'observation de certains de ces problèmes. Cependant, même les premières enquêtes, effectuées il y a 20 ou 30 ans, révélaient la présence d'un grand nombre d'interactions, d'une attitude favorable des scientifiques pour la communication avec le public et d'une évaluation principalement positive de leurs propres échanges avec les médias. Toutefois, ces résultats ont peu influencé la perception largement répandue d'un déficit dans la relation entre la science et le journalisme ; et, dans leur interprétation des résultats, les responsables des études se sont eux-mêmes plutôt concentrés sur les difficultés, et non sur les indices d'une coopération efficiente.

Le concept de « médialisation » de la science, mis de l'avant par le sociologue allemand Peter Weingart (2001), constitue l'antithèse du concept du scientifique dans la tour d'ivoire se satisfaisant des contacts avec ses pairs et réticent à toute communication avec le public, incluant les journalistes. Le concept de médialisation réfère, à mon sens, à une combinaison de croyances et de préférences des scientifiques dont les effets présumés sont :

- une appréciation élevée de la visibilité médiatique reposant sur l'hypothèse de retombées bénéfiques sur le soutien moral (la légitimation) ;
- un accueil favorable des contacts avec les médias ;
- une anticipation des « critères médiatiques » par les scientifiques, celle-ci devenant une condition préalable à la lutte pour l'attention du public ;
- une infiltration de la culture scientifique par les critères médiatiques et une corruption des critères scientifiques ayant potentiellement des effets dommageables pour le travail scientifique.

Weingart décrit ce processus, selon le cadrage de la théorie des systèmes de Niklas Luhmann, comme une perte d'autonomie de la science dans la mesure où son autorégulation par ses normes et critères propres est (en partie) remplacée par une régulation externe selon les normes et les critères des médias. Il s'agit pour lui d'un processus continu entraîné par une différenciation croissante des sociétés en

sous-systèmes – la science, la politique, l'économie et ainsi de suite – qui augmente l'importance du sous-système des médias, tous les autres en dépendant pour obtenir une observation de la société. En scrutant les médias, la science obtient une lecture de la manière dont ses activités (en tant que sous-système) sont perçues hors du monde scientifique. Et puisque les scientifiques et les organisations scientifiques supposent que les bailleurs de fonds, les organismes de régulation et les citoyens perçoivent cette image médiatique de la science et s'appuient sur celle-ci dans la gouvernance scientifique, ils se préoccupent de leur image médiatique et tentent de l'influencer.

De quelle manière l'institutionnalisation et la professionnalisation de la communication scientifique, associées à la médialisation des sciences, sont-elles susceptibles de modifier le travail des scientifiques ?

L'institutionnalisation signifie que les contacts avec les médias ne sont plus fortuits et à la discrétion des scientifiques, mais qu'ils sont plutôt considérés comme une partie intégrante du travail scientifique. Ces contacts sont souvent soigneusement planifiés et des structures institutionnelles – comme les centres science et médias et les services de relations publiques des universités, instituts de recherche, revues scientifiques et associations savantes – sont créées pour augmenter la visibilité de la science et soutenir les scientifiques dans leurs interactions avec les médias. La professionnalisation signifie que les services de relations publiques gagnent en responsabilité et en pertinence, que les professionnels de la communication scientifique acquièrent plus d'influence, et que les scientifiques se forment à la communication publique. Une des fonctions des services de relations publiques est de guider les scientifiques dans ce nouveau rôle (Jung, 2012) ; les organisations scientifiques et les revues savantes prestigieuses qui cherchent à augmenter leur « impact » (en particulier, les revues *Science* et *Nature*) sont des catalyseurs de la médialisation.

Une des conséquences de l'institutionnalisation et de la professionnalisation est un accroissement du caractère stratégique de la communication scientifique. Cela signifie que les sources scientifiques – les services de relations publiques tout comme les scientifiques individuellement – sont de plus en plus guidées par l'objectif de produire un effet sur le public plutôt que par celui de lui fournir une excellente information.

Ces changements entraînent de nombreuses conséquences quant au travail des scientifiques. Ainsi, l'interaction avec les médias de masse

est devenue une part importante du travail des scientifiques assumant un rôle de leadership. Certains l'accueillent favorablement, d'autres la vivent comme un désagrément – mais, habituellement, aucun ne peut y échapper complètement. Un autre effet attendu de la médialisation et soutenu par des données empiriques est l'ajustement qu'effectuent les scientifiques dans leurs travaux et leur communication dans l'univers scientifique selon leur anticipation de la réponse médiatique à ceux-ci (Peters, 2012).

Dans une enquête internationale portant sur la perception qu'ont les journalistes et les scientifiques de leurs interactions réciproques, vous avez observé une appréciation étonnamment favorable de part et d'autre (observation surprenante au regard de l'idée répandue d'une relation difficile entre les médias et le monde scientifique)³. Avec vos collègues, vous suggérez qu'une des explications possibles soit une modification des critères de satisfaction des scientifiques⁴. Qu'entendez-vous par là ?

Dans la plupart des enquêtes effectuées – notamment, dans notre étude plurinationale conduite auprès des chercheurs en sciences biomédicales de l'Allemagne, des États-Unis, de la France, du Japon et du Royaume-Uni (Peters *et al.*, 2008b) –, les scientifiques se sont révélés étonnamment satisfaits de leurs propres contacts avec les médias. La couverture scientifique générale était, pour sa part, plus modérément appréciée. De plus, lorsque les journalistes ont également été interrogés dans le cadre de deux études allemandes, ceux-ci se sont montrés encore plus satisfaits de leurs interactions avec les scientifiques que les scientifiques de leur rencontre avec les journalistes. Traditionnellement, les scientifiques se plaignent des erreurs et des inexactitudes de la couverture médiatique. Ces critiques sont encore répandues. Toutefois, les scientifiques d'aujourd'hui sont peut-être plus enclins à accepter les erreurs factuelles mineures dans le traitement médiatique, la communication de résultats futiles, ou l'exagération des implications pratiques de leurs découvertes tant que la couverture semble servir leurs intérêts (Peters *et al.*, 2008a).

Cette hypothèse est-elle soutenue par des données empiriques ?

Certes, les éléments de preuve soutenant l'idée d'un changement des critères utilisés pour évaluer le succès d'une interaction avec les médias sont plutôt indirects. D'abord, des études ont révélé que les scientifiques et les agents des relations publiques scientifiques associent

un certain nombre de bénéfices à la visibilité publique, tels qu'un accès facilité au financement, une réponse aux attentes de la direction de leurs organisations, et l'avancement de leur carrière. Nous pouvons donc croire que les scientifiques perçoivent et évaluent leurs contacts avec les médias en fonction de leurs retombées positives ou négatives pour eux-mêmes, pour leur domaine d'étude ou pour leur organisation. Ensuite, lorsque nous comparons les réponses aux mêmes questions incluses dans des sondages effectués auprès de scientifiques allemands de 1983 à 2011, nous observons une hausse de la satisfaction relative aux contacts avec les médias.

Cet accroissement pourrait s'expliquer par : une amélioration de la qualité du journalisme scientifique, une compétence communicationnelle accrue chez les scientifiques, un soutien augmenté de la part des professionnels des relations publiques (voir ci-dessous), ou un changement dans les critères employés pour juger de la réussite des interactions avec les médias. Je soutiens la thèse d'une modification de l'évaluation vers des critères correspondant à des objectifs stratégiques. Il s'agit là d'une explication plausible de l'accroissement de la satisfaction, bien que les autres facteurs mentionnés puissent aussi jouer un rôle.

Si, comme vos études semblent l'indiquer⁵ et conformément au concept de médialisation de la science⁶, les scientifiques et les services de relations publiques de leurs organisations deviennent de plus en plus stratégiques dans leurs rapports aux médias, est-ce que les journalistes scientifiques vont devenir plus critiques envers les scientifiques et la science ? Le devraient-ils ?

Je ne prétends pas que les relations publiques soient illégitimes en science ou qu'elles n'aient que des effets néfastes, ou encore, qu'il soit généralement inacceptable que la science tente de mieux maîtriser son image médiatique. Il s'agit d'un comportement normal dans nos sociétés. Pour les universités et les autres organisations scientifiques, la communication publique permet de s'assurer le soutien de la société. En fait, sauf erreur, en Allemagne, ce sont les journalistes scientifiques qui ont les premiers demandé que les universités désignent une personne responsable des communications à qui adresser leurs demandes. Les services de relations publiques en sciences contribuent à résoudre le problème des ressources en journalisme scientifique en localisant et en motivant les sources scientifiques pertinentes au sein de leur organisation. En outre, les services de relations publiques travaillent

généralement à accroître la compréhension des médias chez les scientifiques de leur organisation et les incitent à répondre aux attentes des journalistes. Les interactions avec les scientifiques s'en trouvent facilitées pour les journalistes.

Cependant, l'accroissement de l'institutionnalisation, de la professionnalisation et de l'utilisation stratégique des interactions avec les médias nécessitent que le journalisme scientifique offre une forte contrepartie. C'est-à-dire que le journalisme scientifique soit riche de compétences et de ressources financières, qu'il s'appuie sur ses propres enquêtes et non pas sur le matériau prétraité et prêt à utiliser fourni par les services de relations publiques, qu'il observe la science avec une posture analytique et critique (mais pas hostile), et qu'il soit prêt à regarder en coulisses, dans ces coins de la science qui ne sont pas publicisés par les organisations.

Dans ce contexte, est-il inquiétant que les scientifiques soient généralement satisfaits du travail des journalistes scientifiques ou est-ce que cette satisfaction ne fait que témoigner du bon travail des services de relations publiques ?

Le fait que la science maîtrise très bien son image médiatique dans la plupart des domaines de recherche – à l'exception de quelques « dossiers chauds » – est probablement un des facteurs contribuant à la grande satisfaction des scientifiques quant à la couverture médiatique de leurs travaux. La montée en puissance des services de relations publiques ou la diminution du potentiel critique du journalisme scientifique pourraient également avoir contribué au phénomène. Enfin, cette satisfaction a vraisemblablement aussi à voir avec la bonne réputation dont jouissent la science et les scientifiques dans nos sociétés.

Quelles nouvelles questions de recherche la médialisation des sciences fait-elle émerger ?

Que l'on accepte ou non la thèse de la médialisation des sciences, celle-ci met en lumière des questions de recherche très intéressantes. Quelles sont les répercussions possibles de la visibilité médiatique – réelle, crainte ou désirée – sur les sciences elles-mêmes ? Quels effets cela a-t-il sur la représentation que le public se fait de la science ? Quelles sont les conséquences sur la sélection des questions de recherche, des méthodes ou des décisions concernant la publication scientifique ? Et, en fin de compte, est-ce que cela a une incidence sur les prétentions à la vérité des scientifiques ? Plusieurs études en cours se penchent sur des questions comme celles-ci.

Les fonctions sociales du journalisme scientifique

Les journalistes scientifiques ont longtemps été considérés comme de simples traducteurs (ou même comme des canaux de diffusion) par lesquels le savoir scientifique pouvait être transmis au public. Avec des collègues, vous avez proposé de plutôt les considérer comme des producteurs de savoir participant à la « co-construction de l'expertise publique ». Qu'entendez-vous par cette expression et pouvez-vous en donner un exemple ?

Sommairement, le journalisme participe à deux processus que l'on gagne à conceptualiser comme de la création de connaissances plutôt que comme une simple diffusion. Le premier de ces deux processus tient à l'intégration de différentes formes de connaissances par la couverture médiatique d'une problématique. Cette intégration mène à un savoir nouveau qui dépasse ses composantes. Le philosophe allemand Helmut F. Spinner distingue deux sortes de rationalités – l'une basée sur les principes et l'autre sur les occasions – et croit qu'une combinaison de ces deux formes est nécessaire à la résolution de problèmes. La rationalité basée sur les principes est le domaine de la science. Chercher des principes généraux (des lois) qui sont valides dans une multitude de situations est au cœur du travail scientifique. La rationalité basée sur les occasions s'intéresse au contraire aux particularités des situations et des problèmes. Ce type de rationalité est utilisé par les personnes qui abordent des problèmes pratiques. Spinner avance que c'est le travail des journalistes que de défendre la rationalité basée sur les occasions et de la combiner avec la manière scientifique de réfléchir afin d'arriver à une résolution de problèmes optimale (Spinner, 1988). L'idée de Spinner rejoint la notion de « savoir local » proposée par Brian Wynne (1996) de même que le concept de « science de second mode » avancé par Helga Nowotny et ses collaborateurs (2003). L'idée commune derrière ces concepts et d'autres semblables est la distinction entre le savoir scientifique et l'expertise : le savoir scientifique est une ressource insuffisante qui a besoin d'être intégrée ou contextualisée dans le savoir issu de l'expérience. L'espace public peut constituer l'une des arènes dans lesquelles la réunion et l'intégration des différentes formes de connaissances se font. Concrètement, les journalistes se livrent à ce genre d'intégration des connaissances quand ils abordent une question liée à la science à partir d'autres points de vue, notamment ceux de personnes extérieures au monde scientifique.

Le second processus est semblable, mais plus direct. Il s'opère lorsque les journalistes agissent comme des « agents » de l'auditoire non scientifique des médias dans leurs interactions avec les sources scientifiques. Par exemple, lorsque ceux-ci ne se limitent pas à poser à un chercheur les questions qu'un collègue scientifique aurait soulevées, mais le confrontent plutôt aux questionnements qui intéressent le public. Autrement dit, lorsqu'ils discutent avec eux ou les interrogent, les journalistes soumettent les scientifiques à des demandes d'information et d'explications qui amènent ces derniers à approfondir leurs réflexions et à leur donner de nouvelles directions. Cela contribue à étendre les connaissances d'un savoir de type scientifique vers un savoir appliqué aux problèmes. En d'autres mots, les journalistes participent à la transformation du savoir scientifique en expertise scientifique.

À titre d'exemple, en analysant les interactions entre scientifiques et journalistes dans le cadre d'une étude sur la couverture du changement climatique en Allemagne, mon collègue Harald Heinrichs et moi avons observé un décalage quasi systématique entre ce que les scientifiques voulaient transmettre au public et ce que les journalistes souhaitaient rapporter. Nous avons répertorié les façons dont les demandes d'information des journalistes et les offres des scientifiques différaient typiquement (Peters & Heinrichs, 2005) :

- les scientifiques souhaitaient s'attarder aux recherches alors que les journalistes voulaient se concentrer sur des problèmes actuels bien déterminés ;
- les scientifiques préféraient énoncer des principes abstraits alors que les journalistes demandaient des explications à des situations ou des événements précis ;
- les scientifiques voulaient se référer à la science alors que les journalistes étaient plus intéressés par des références à la politique, à l'expérience quotidienne et à la culture ;
- les scientifiques souhaitaient s'en tenir à des déclarations prudentes alors que les journalistes cherchaient à obtenir des opinions tranchées ;
- les scientifiques étaient enclins à fournir des descriptions et des analyses causales alors que les journalistes étaient aussi intéressés par des évaluations (comme des critiques) et des propositions d'actions concrètes.

Par exemple, un scientifique qui voulait transmettre le message selon lequel « la pollution de l'air dans les pays industrialisés pourrait affecter les régions tropicales et subtropicales » s'est vu soumis à la question suivante par un journaliste : « Est-ce que la sécheresse qui sévit au Sahel et

les inondations qui affectent la Chine sont causées par un accroissement des aérosols anthropiques ? ». Un autre scientifique souhaitait dire au public que « nous avons besoin de faire des recherches sur le climat océanographique pour nous adapter aux changements futurs » ; un journaliste lui a plutôt demandé : « Est-ce que les conditions météorologiques de février 2002 constituent une preuve du début du changement climatique ? » Je ne prétends pas que de telles différences entre les demandes et les offres d'information existent dans toutes les interactions, notamment parce que les scientifiques (particulièrement les climatologues) semblent anticiper la plupart des attentes des journalistes. Je crois cependant qu'il est très probable que les questions que posent les journalistes poussent les scientifiques non seulement à expliquer leurs recherches, mais aussi à utiliser leurs connaissances pour analyser des problèmes, comme le changement climatique, et y chercher des solutions. Et c'est exactement ce qui distingue l'expertise du savoir scientifique. En ce sens, je crois que les journalistes contribuent à la production de l'expertise publique.

Les deux processus – l'intégration des connaissances provenant de sources diverses et correspondant à différentes rationalités, et la confrontation des scientifiques à des demandes d'information orientées vers la résolution de problèmes – contribuent à ce que j'appelle la « co-construction de l'expertise publique » par les interactions entre la science et le journalisme.

À la lumière de cette nouvelle conception du journalisme scientifique, quels rôles les journalistes scientifiques jouent-ils, ou devraient-ils jouer dans la gouvernance et l'éducation scientifique ?

S'il est vrai (et banal) de dire que la couverture médiatique des sciences apprend des choses aux gens, personnellement, je rejette l'idée que le rôle des journalistes scientifiques est d'éduquer la population aux sciences. En tant qu'observateurs externes des sciences (Kohring, 2005), les journalistes scientifiques utilisent des critères différents de ceux des scientifiques ou des éducateurs lorsqu'ils couvrent les sujets scientifiques. J'aime bien l'analogie proposée par le journaliste scientifique néerlandais Aart T. Gisolf lorsqu'il compare les journalistes scientifiques à des correspondants à l'étranger, qui couvrent un pays culturellement différent. Comme les correspondants, qui anticipent les perspectives, les valeurs et les demandes d'information de leur auditoire à domicile lorsqu'ils font des reportages à l'étranger, Gisolf croit que les journalistes scientifiques devraient observer le « pays de la science » avec l'objectif d'y déceler ce qui est pertinent pour le grand public.

Est-ce que le rôle des journalistes scientifiques diffère de celui des autres journalistes ?

Non, le rôle des journalistes scientifiques ne diffère pas de celui des autres journalistes. Cependant, certains défis communs en journalisme sont particulièrement prononcés lorsque l'objet d'observation est la science, notamment le besoin d'intelligibilité et celui d'établir des liens avec ce que le public considère comme pertinent pour lui.

Selon votre analyse, non seulement le journalisme scientifique permet l'intégration des connaissances scientifiques et leur application aux problèmes de nos sociétés (le changement climatique ou les problèmes de drogue, par exemple), mais, en influençant les législateurs et les scientifiques, il constitue également une forme de rétroaction sociale^{7 8}. En conséquence, pensez-vous que le rôle du journalisme scientifique dans la gouvernance des sciences est oublié, ou du moins, sous-estimé dans les réflexions et les discours sur la démocratie des sciences et la communication scientifique ?

Oui. La plupart des chercheurs étudiant le journalisme scientifique – particulièrement ceux qui souhaitent l'améliorer – se concentrent sur la relation entre les journalistes et le public. Cette relation est bien entendu importante. Toutefois, les fonctions et les effets du journalisme scientifique au niveau de la société devraient également être considérés et analysés. Je perçois deux grands effets du journalisme scientifique sur la société qui passent par la construction de l'expertise scientifique et de l'image publique des sciences : 1. un accroissement de la probabilité d'un usage des connaissances scientifiques et de l'expertise dans la prise de décisions politiques, en d'autres mots, une contribution à la rationalisation de la politique ; 2. des effets sur la science elle-même puisque les médias confrontent la science aux attentes sociales en ce qui concerne, entre autres, les priorités de recherche, les retombées attendues et les questions éthiques. Puisque la science a besoin de conserver le soutien du public, cette deuxième catégorie d'effets peut constituer une forme de gouvernance scientifique.

En ce sens, est-ce que le journalisme scientifique devrait être inclus explicitement dans les modèles de démocratie scientifique⁹ comme l'est souvent la participation citoyenne ?

Le journalisme constitue une part extrêmement importante du processus démocratique. Il offre aux parties prenantes et à la société

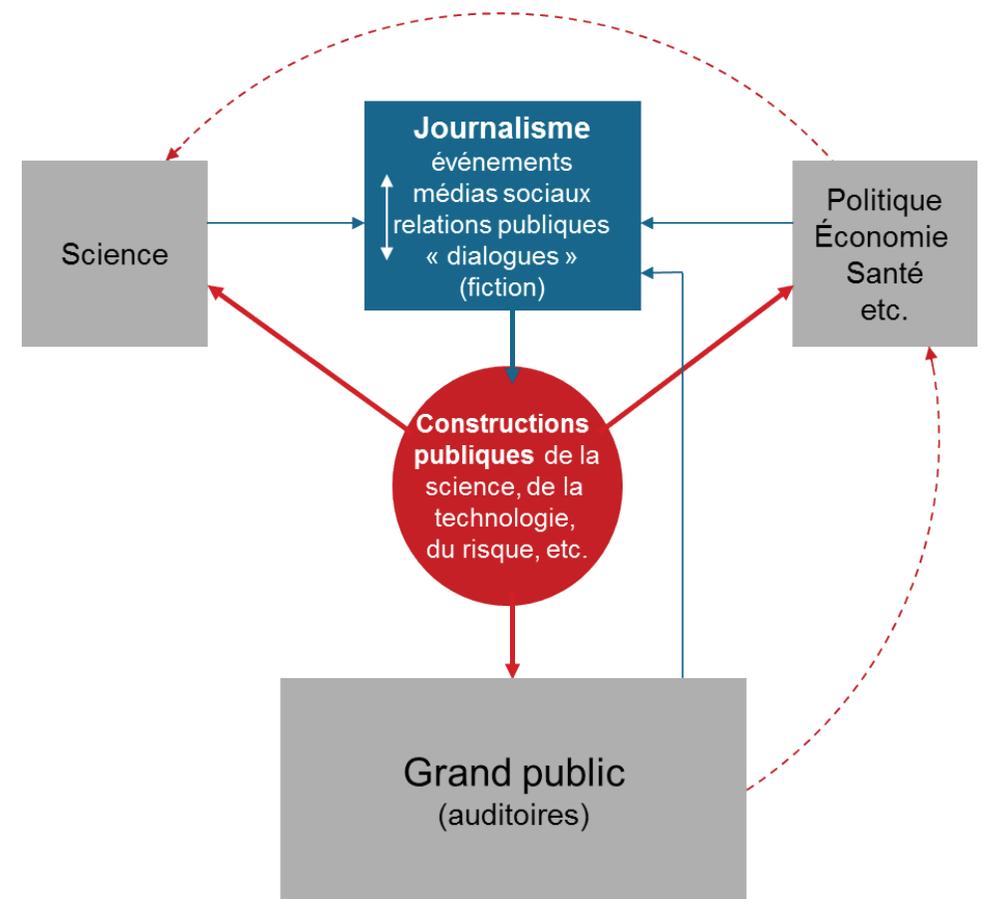
civile la possibilité d'influencer les institutions politiques officielles. Il contribue ainsi à l'ouverture du processus politique et à la décentralisation du pouvoir. De plus, les médias journalistiques incluent les citoyens dans le processus politique, en les considérant comme des acteurs de ce processus – en tant que votants ou manifestants, par exemple, mais également en les constituant en caisse de résonance du discours public qu'ils modèrent. En effet, parce que les journalistes doivent attirer un auditoire – pour des raisons économiques, mais aussi par leur orientation professionnelle – l'information qu'ils sélectionnent doit être pertinente à un large public. Cette nécessité donne forme au discours public.

Cependant, je crois important que la société accepte de laisser la science jouir d'une certaine autonomie et d'une certaine capacité à l'autorégulation. Une trop grande ingérence des parties prenantes, de la politique et du « public » peut endommager la structure sociale et le bon fonctionnement de la science entraînant une réduction de ses performances. Dans de telles circonstances, la science peut être incapable de produire les résultats escomptés par la société en matière de connaissances fiables et d'applications. Cela revient à sacrifier la vache à lait. D'autre part, accorder l'autonomie, des fonds publics et un soutien social sans demander une contribution au bien-être de la société produirait probablement l'avènement d'une science sans grand intérêt pour la société. L'équilibre adéquat entre l'autonomie et la gouvernance des sciences reste encore à trouver.

Dans le modèle que vous proposez (voir la Figure 1), vous regroupez le journalisme scientifique et la démocratie participative en science (les « dialogues ») dans la même boîte conceptuelle. Croyez-vous que ces deux types de pratiques remplissent des fonctions sociales équivalentes ?

Le modèle donne une place centrale aux « constructions publiques » de la science et des questions publiques liées à la science (Figure 1). Ces constructions sont constituées du contenu de la communication publique – les images, les métaphores, les savoirs reconnus ou contestés – qui informe le monde scientifique sur la manière dont il est perçu par les autres acteurs, et qui indique aux autres domaines de la société ce qui, en science, mérite attention. Ces « constructions publiques » sont créées par plusieurs systèmes de communication qui obéissent chacun à sa logique propre. Je crois que le journalisme

Figure 1. Modèle général du journalisme scientifique.



constitue encore le système le plus important, mais certains de mes collègues ne sont pas d'accord. Parmi les autres systèmes se retrouvent les relations publiques qui s'adressent au public directement (par exemple, par l'entremise de sites web), les blogues et médias sociaux comme Facebook, les « dialogues » organisés comme les conférences de consensus, les cafés scientifiques, etc.

Dans le cadre de notre projet, nous discutons du futur rôle du journalisme scientifique en tenant compte des nouveaux médias interactifs, qui rendent techniquement possible l'établissement de réseaux de communication reliant scientifiques et non-scientifiques sans l'entremise de la médiation journalistique. Certains croient que ces nouveaux médias peuvent remplacer le journalisme, d'autres, auxquels

j'appartiens, pensent qu'ils peuvent seulement s'additionner au journalisme puisqu'ils n'ont pas la capacité de déterminer de manière crédible quelles informations sont « pertinentes » pour la société. Ces autres systèmes de communication ont toutefois certainement des fonctions et des effets, notamment celle d'être le chien de garde du chien de garde que constitue le journalisme.

Dans ce modèle, quel rôle est accordé aux citoyens ?

Dans ce modèle, les citoyens assument un double rôle quant aux systèmes communicationnels. D'abord, ils constituent l'auditoire des « constructions publiques », les perçoivent et y répondent de manière cognitive ou comportementale. Ensuite, dans le système journalistique, ils servent de caisse de résonance qui guide la sélectivité journalistique. Les journalistes accordent une importance ou une pertinence aux événements, aux problématiques, aux personnes et aux organisations par l'entremise d'une sélectivité très rigoureuse. Puisque l'espace et le temps sont limités dans les médias traditionnels, pour qu'une chose soit sélectionnée, elle doit être « pertinente » pour les lecteurs, les auditeurs ou les téléspectateurs. Autrement, le public va se tourner vers d'autres journaux ou d'autres chaînes télévisées. On peut supposer que l'une des compétences essentielles des journalistes est d'être en mesure d'anticiper quelles nouvelles ou quels sujets le public est prêt à lire ou voir. Le public est essentiel dans la détermination de la « pertinence », mais indirectement. Cette situation est similaire à ce qui se passe en démocratie représentative, où l'influence des votants sur les décisions politiques concrètes est largement indirecte.

La principale différence entre le journalisme et les nouveaux médias interactifs (blogs et réseaux sociaux) tient au fonctionnement différent de l'attribution de la « pertinence » à l'information. Puisque n'importe qui peut publier n'importe quoi dans les blogs, sur Facebook, Twitter, YouTube, et autres, la sélection du contenu par les communicateurs n'a pas de signification. C'est plutôt la réponse de la communauté qui détermine la pertinence du contenu. Si personne ne répond à un message, ne le cote, commente, transmet ou cite, de manière à augmenter le compte de visiteurs, celui-ci n'a pas de pertinence. Alors que si le message attire l'attention de la communauté, cela peut faire boule de neige – créer un « beau merdier » si le contenu est critique à l'égard d'une personne. Un peu comme en « démocratie directe », la communauté des utilisateurs a une influence beaucoup plus directe sur la détermination de la « pertinence » d'un élément d'information que dans le journalisme.

Cela soulève des questions empiriques et normatives au sujet des critères qui sont utilisés par les « citoyens et citoyennes du Net » pour déterminer s'ils réagissent ou non à un message.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'un choix entre deux options. Les deux systèmes de communication vont coexister et s'influencer. Le journalisme en sera transformé dans une certaine mesure... et probablement pour le mieux. Mais les personnes qui, comme moi, reconnaissent les bénéfices de la démocratie représentative, préfèrent que la rétroaction des citoyens soit médiée par le journalisme professionnel, celui-ci constituant le moyen routinier d'intégrer dans le système politique et dans les autres domaines sociaux les niveaux de pertinence des sujets pour les citoyens. Cependant, cette attitude suppose un journalisme qui accepte une responsabilité quant au bien commun. Peut-être suis-je romantique à cet égard.

Est-ce que la rétroaction citoyenne en science devrait toujours (ou de préférence) passer par le journalisme scientifique ?

Non, il est toujours bon de disposer de plusieurs moyens de fournir une rétroaction à l'establishment, et les nouveaux médias pourraient être très efficaces pour communiquer la protestation comme la notion de « shit storm » (tollé généralisé sur le Web) le suggère.

La reconnaissance du rôle de « co-construction de l'expertise publique » des journalistes scientifiques soulève la question de leur capacité à témoigner des valeurs et questionnements populaires. À cet égard, est-ce que les journalistes scientifiques sont suffisamment – ou trop – critiques des scientifiques et de leurs organisations ?

Il est possible de trouver des exemples de couverture superficielle des sujets scientifiques, probablement directement basée sur des communiqués de presse, comme il existe des journalistes critiques extrêmement compétents. La qualité du travail journalistique varie énormément selon le type de journal, magazine ou émission télévisée, de même que selon l'ambition et le talent des journalistes. Par « critique », je ne fais pas référence à un traitement nécessairement négatif. Le ou la journaliste critique élabore plutôt un jugement informé sur le sujet qu'il ou elle traite par l'enquête et la pensée analytique. En général, la science semble avoir « bonne presse », et bien que des scientifiques mettent en doute certains aspects de la couverture médiatique de la science (notamment son exactitude), la vaste majorité de ceux que nous

avons interrogés rejetait l'idée que le journalisme est hostile envers la science. Une approche journalistique critique est de plus saluée par plusieurs scientifiques puisqu'elle peut aider à réduire la portée des approches scientifiques marginales. La qualité du journalisme ne tient pas à un ton généralement critique de la couverture, mais à la capacité d'établir et de communiquer des distinctions entre la bonne et la mauvaise science, les promesses justifiées et injustifiées, les institutions scientifiques fonctionnelles et dysfonctionnelles.

Est-ce que les journalistes scientifiques ou leurs employeurs pourraient changer ou améliorer certains aspects de leur pratique afin d'accroître leur efficacité comme « co-constructeurs de l'expertise publique » ?

Certainement, un journalisme scientifique qui va au-delà d'une réécriture des communiqués de presse nécessite des ressources suffisantes – personnel, temps et compétence – pour effectuer des enquêtes approfondies. Professionnellement, les journalistes scientifiques doivent avoir la capacité de conserver un recul par rapport aux sciences et de se forger leur propre jugement. Comme cela a été évoqué plus tôt, la co-construction de l'expertise nécessite la capacité de poser des questions difficiles et d'envisager un problème selon différentes perspectives.

Vous avez souligné que les journalistes scientifiques peuvent traiter de tous les aspects de la science, incluant ses facettes sociales et institutionnelles¹⁰ – par exemple, la manière dont les fonds sont attribués, comment les priorités de recherche sont décidées, les choix qui ont été faits à cet égard, à quoi ressemble la vie des scientifiques ou des étudiants en science. Selon certains auteurs¹¹, ces aspects sont particulièrement importants pour l'exercice démocratique, étant fortement liés aux composantes politiques et éthiques de la science, de même qu'à la représentation que les gens s'en font. Croyez-vous que ces aspects sont négligés par les journalistes scientifiques et par les chercheurs et chercheuses étudiant la communication scientifique ?

La pratique du journalisme scientifique est encore largement influencée par le paradigme de la popularisation. Or, la popularisation peut être assurée par plusieurs autres systèmes de communication – en particulier par les scientifiques qui publient des livres de vulgarisation,

alimentent des sites web personnels ou institutionnels, ou participent à des festivals des sciences, des portes ouvertes scientifiques. Ainsi, la popularisation comme simple « traduction » ou « explication » des sciences s'adressant à un public profane intéressé en utilisant les critères scientifiques de pertinence ne constitue pas une véritable fonction du journalisme scientifique.

La mission du journalisme scientifique devrait être d'observer la science, comme système de connaissances et système social, dans le contexte de la société dans son ensemble. Cela inclut la nécessité de se pencher sur la connaissance scientifique et sur sa relation avec les croyances et les connaissances du public, mais également sur la science comme système social et sur son interaction avec l'environnement social – la politique, l'économie, la santé, l'éducation, etc. Ces aspects sont peu couverts, et généralement pas par des journalistes scientifiques et souvent uniquement lorsque des scandales sont mis au jour.

La « science dans la société » nécessite une attention plus soutenue de la part de journalistes qualifiés. Conséquemment, la formation des journalistes scientifiques devrait inclure une éducation en sociologie des sciences. Et, effectivement, les universitaires qui étudient le journalisme scientifique ont très souvent tenté de déterminer l'exactitude avec laquelle les journalistes rapportent les résultats scientifiques, mais très peu d'études se sont penchées sur la manière dont la science, en tant qu'institution, est représentée dans les médias ■

Notes

* Propos recueillis et traduits de l'anglais par Mélissa Lieutenant-Gosselin.

1. La présentation de Hans Peter Peters, ainsi que plusieurs autres offertes par d'éminents chercheurs, chercheuses et journalistes scientifiques sont accessibles en ligne sur le site de la Chaire de journalisme scientifique Bell Globemedia de l'Université Laval au : <http://www.com.ulaval.ca/recherche/chaire-bell-globemedia/multimedia/>
2. Peters et al. (2008c) et Peters (2012a).
3. Peters et al. (2008b).
4. Peters et al. (2008a).
5. Peters et al. (2008a).
6. Peters (2012a).
7. Petersen, Heinrichs & Peters (2010) et Peters et al. (2008c).

Références bibliographiques

- BAUER Martin W., PETKOVA Kristina & Pepka BOYADJIEVA (2000), « Public Knowledge of and Attitudes to Science : Alternatives Measures That May End the “Science War” », *Science, Technology & Human Values*, vol. 25, p. 30-51.
- CALLON Michel, LASCOURMES Pierre & Yannick BARTHE (2001), *Agir dans un monde incertain – Essai sur la démocratie technique*, Paris, Seuil, 358 p.
- JUNG Arlena (2012), *Doppelagent oder Sozialisationsbeauftragter ? Die Interaktionsbeziehungen zwischen Öffentlichkeitsarbeitern und Wissenschaftlern*, Document de travail du Wissenschaftszentrum Berlin (sous presse).
- KOHRING Matthias (2005), *Wissenschaftsjournalismus. Forschungsüberblick und Theorieentwurf*, Konstanz, UVK, 339 p.
- NOWOTNY Helga, SCOTT Peter & Michael GIBBONS (2003), « 'Mode 2' Revisited : The New Production of Knowledge », *Minerva*, vol. 41, n° 3, p. 179-194.
- PETERSEN Imme, HEINRICHS Harald & Hans Peter PETERS (2010), « Mass-Mediated Expertise as Informal Policy Advice », *Science, Technology & Human Values*, vol. 35, p. 865-887.
- PETERS Hans Peter (2012a) « Scientific Sources and the Mass Media : Forms and Consequences of Medialization », dans RÖDDER Simone, FRANZEN Martina & Peter WEINGART (dir.), *The Sciences' Media Connection – Public Communication and its Repercussions*, Sociology of the Sciences Yearbook, vol. 28, Dordrecht, Springer Science & Business Media, p. 217-240.
- PETERS Hans Peter (2012b) « Science journalism as a governance mechanism in medialized societies : A conceptual model of society-level effects of PCST », Actes du congrès international *Public Communication of Science and Technology (PCST 2012)*, Florence, Italie, 18-20 avril 2012. <http://www.pcst2012.org/>
- PETERS Hans Peter *et al.* (2008a), « Science-Media Interface – It's time to Reconsider », *Science Communication*, vol. 30, p. 266-276.
- PETERS Hans Peter *et al.* (2008b), « Interactions with the Mass Media », *Science*, vol. 321, n° 5886, p. 204-205.
- PETERS Hans Peter *et al.* (2008c), « Medialization of science as a prerequisite of its legitimization and political relevance », dans CHENG Donghong, CLAESSENS Michel, GASCOIGNE Toss, METCALFE Jenni, SCHIELE Bernard & Shi SHUNKE (dir.), *Communicating Science in Social Contexts : New Models, new Practice*, Dordrecht, Springer, p. 71-92.
- PETERS Hans Peter & Harald HEINRICHS (2005), *Öffentliche Kommunikation über Klimawandel und Sturmflutrisiken – Bedeutungskonstruktion durch Experten, Journalisten und Bürger*, Jülich, Forschungszentrum Jülich, 470 p.
- SPINNER Helmut F. (1988), « Wissensorientierter Journalismus – Der Journalist als Agent der Gelegenheitsvernunft », dans ERBRING Lutz, RUß-MOHL Stephan & Berthold SEEWALD (dir.), *Medien ohne Moral – Variationen über Journalismus und Ethik*, Berlin, Argon-Verlag, p. 238-266.

WEINGART Peter (2001), *Die Stunde der Wahrheit ? Zum Verhältnis der Wissenschaft zu Politik, Wirtschaft und Medien in der Wissensgesellschaft*, Weilerswist, Velbrück, 397 p.

WYNNE Brian (1996), « May the sheep safely graze ? », dans LASH Scott M., SZERSZYNSKI Bronislaw & Brian WYNNE (dir.), *Risk Environment and Modernity – Toward a New Ecology*, Londres, Sage, p. 44-83.